

Gérard Sendrey

Mon
amour pour
la vie
en moi

(et si on disait Divagations)

Collection hors collection

Une réflexion, venue à l'improviste, sous la douche, ces moments de rafraîchissement corporel et cérébral inspirés par la bienveillance d'une eau chaude elle-même bienfaisante à tous égards.

Il me vient souvent des idées dans ces circonstances isolantes de l'environnement, des pensées que j'oublie en manœuvrant la serviette de bain avant d'aller m'habiller et passer à autre chose.

Mais celle-là, assez bien résumée dans le titre quant à mes sentiments ressentis, doit cependant être complétée par une notion d'importance majeure qui ne saurait être aussi succinctement évoquée.

Il s'agit d'un élément essentiel dans cette relation que je veux décrire avec la vie. J'affiche ici le mot sans plus attendre : soumission. Mais tout reste à expliquer sur son emploi en cette occurrence. Ni plus ni moins que l'ensemble des termes composant l'intitulé de cette équation personnelle. Car après m'être, depuis ma prime jeunesse, pris pour un écrivain, je reconnais aujourd'hui que je sais écrire, mais pas toujours, ou pas souvent, de façon aisément compréhensible. Je ne suis donc pas auteur de succès littéraires, comme je le souhaitais vivement, mais seulement d'ouvrages à tirages très limités. Je n'ai cependant jamais fait d'amalgame entre ce manque de considération percutante et les propos

énoncés dans une chanson d'Aznavor déclarant : « si tout a raté pour moi, ce n'est pas ma faute, mais celle du public qui n'a rien compris ». Mais non. Pas de confusion entre ces propos prêtés à un artiste méconnu et le sort réservé à mes tentatives d'écrivain. Tout simplement, je ne le suis pas... Et il m'a fallu bien du temps pour le réaliser.

Il est vrai que, tout jeune écolier en classes primaires, mes rédactions faisaient le tour de l'école. Mes parents s'en montraient très fiers. On parlait d'un don. Et j'y croyais. Mais s'ils avaient su, ils ne m'auraient pas ainsi prodigué des encouragements en hochant gravement le chef devant mes notes en français. J'aurais pu connaître la raison de cette facilité d'écriture si j'avais réfléchi autrement qu'en me prenant pour un tout jeune auteur, genre Minou Drouet. Mais je n'avais pas l'âge de raisonner correctement sur cette capacité seulement remarquée dans un cercle de parents et d'amis de la famille. Personne ne savait que, encore enfant, dès que j'ai pu en réunir les conditions, je lisais la nuit jusqu'à sombrer dans le sommeil après avoir assuré le secret de cette activité quasiment pathologique avant de céder à l'endormissement. Ma lampe de chevet, à long pied de métal tubulaire, retrouvait sa place à côté de mon lit après avoir servi de pied de tente aux draps et couverture qui cachaient sa lumière à tous autres regards que le mien. Mes parents, dans leur chambre, seulement séparée par le couloir de la pièce où j'étais censé dormir, porte ouverte de part et d'autre pour veiller au grain, ne se rendaient compte de rien. Et le matin, ma mère s'inquiétait de me voir les traits tirés, les yeux bouffis, signes d'une intense fatigue dont je crois qu'elle ne connut jamais la cause.

Ce furent là les raisons de mon impressionnant vocabulaire associé à un savoir écrire de haute envergure, en consi-

dération de mon jeune âge. À huit ans seulement – ce pourquoi je citais ci-dessus Minou Drouet – j’avais écrit une nouvelle prometteuse de hautes performances bientôt à venir. Mon père m’en avait fait maints compliments. J’ai compris tout récemment que ce savoir écrire n’est pas à confondre avec une vocation d’auteur dans ce domaine. J’aurais seulement pu – et tout bien réfléchi c’est d’ailleurs le cas – assumer la fonction d’écrivain public en répondant correctement à des demandes par ailleurs formulées.

Un auteur, de ceux que l’on peut appeler « un homme de lettres », s’exprime avec une personnalité originale qui impose une attirance à nombre de lecteurs se laissant avec plaisir prendre au charme d’énoncés captivants à divers titres, parmi lesquels la facilité de lecture associée à la compréhension naturelle des propos tenus. Un ensemble de conditions auxquelles ne répondent nullement mes écrits dans leur plus grande liberté.

S’agissant de répondre à une demande précise en rédigeant un texte correspondant le mieux possible aux intentions de la personne en manque de capacités linguistiques pour les formuler, je suis généralement capable de satisfaire à cette attente. J’ai entendu, à ce sujet, des interlocuteurs s’étonner de la façon dont j’avais exprimé leurs intentions en dépassant positivement leurs pensées. Ce qui confirme mes compétences d’écrivain public, acquises au cours de mes lectures à la va comme ça vient, sans autre raison directrice qu’une sorte de passion pour cet enrichissement très brièvement reçu.

Une entrée en matière peut-être un peu languette en réflexions dont je comprendrais qu’elles n’intéressent que moi, soit parce qu’elles sont très en retard par rapport à d’autres

de même nature depuis déjà longtemps émises, soit parce que ce ne sont que des allégations hypothétiques qui ne sauraient imposer une vérité première.

Pour en venir plus précisément à ma relation avec la vie, il me paraît aller de soi que nous en sommes une incarnation sans laquelle nous ne serions pas.

Cela dit, cette notion de l'existence implique une présence universelle de la vie sous toutes formes de concrétisation, qu'elle soit animale, végétale ou minérale. Parce qu'il est établi que les mêmes éléments facteurs d'existence se retrouvent dans les plus diverses formes d'incarnation de ce phénomène capital, sans lequel le vide intersidéral serait resté lui-même. Rien de rien...

Après quoi, comme le démontre savamment, beaucoup plus pertinemment que je ne saurais le faire, Deepak Chopra dans son ouvrage intitulé *Le livre des coïncidences*, le hasard n'existe pas et la vie se charge d'organiser les différentes existences à sa façon. Ainsi, ce que, au gré des concours dits de circonstances, nous appelons des coïncidences, est le résultat des processus conçus par la vie pour mener une aventure dont le sens comme la signification échappent totalement à notre entendement d'êtres humains socialement formatés.

On peut penser – en l'occurrence, « on » c'est moi – que la vie distribuée dans l'univers à sa convenance, se divise de la sorte en d'infinitésimales parcelles de sa totalité, toutes pleines des inchiffrables potentialités compositrices de son entité.

Ce qui pourrait caractériser ma conception de la vie en chaque manifestation de sa déterminante présence, c'est que, pour m'en tenir à l'espèce animale, et plus particulièrement encore à l'humanité, je crois que tout être est initialement

doté de toutes ces potentialités, dont une minuscule minorité est à la portée de son intelligence formatée en fonction de ses capacités apprises. Il y a donc, en tout être humain, une dimension de la vie totalement méconnue et à laquelle le conditionnement indispensable pour l'adaptation à la vie en société fait barrage, en substituant à la complicité naturelle de l'être avec la vie dans sa plénitude en lui, la notion du mystère qui génère le besoin d'un savoir au-delà de toute raison inhérente à la race humaine. Elle est la seule à se prévaloir d'une faculté de compréhension ésotérique sans relation aucune avec les besoins essentiels de la vie.

Je ne sais pas grand-chose du bouddhisme, mais je crois que certaines de mes approches de la vie sont compatibles avec divers principes inscrits dans sa pratique sous ses différentes formes. Cependant, quelles qu'elles soient, il me semble qu'elles sont toutes empreintes de certitudes quant au contenu de l'univers et donc, malgré les réticences sur l'emploi de ce qualificatif, de croyances, faute de preuves tangibles pour la justification des positions adoptées.

Pour ce qui me concerne, je crois raisonnable de ne pas faire de liaison entre croyance et certitude. Une certitude ne peut être que le résultat d'un constat, scientifiquement ou pratiquement, mais, en tout cas, incontestablement établi. C'est ainsi que, je me plais à le dire, je suis profondément croyant, mais je ne sais pas en quoi. Je ressens seulement, en tant que certitude, celle de me trouver dans un univers dont je ne suis pas capable de mesurer la dimension. Je me permets de penser que cette incompetence est incluse en tout être humain, quels que soient le niveau de son intelligence et les phénomènes dont il est intimement témoin, par exemple les signes qu'il reçoit personnellement de la vie dont certains peuvent se croire ainsi des grands sachants choisis en très

haut lieu pour en faire profiter les autres. Dans une tout autre position, je suis en accord avec la formule prêtée à Socrate : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

Je suis, pratiquement tous les jours, et même de temps à autre plusieurs fois dans la même journée, témoin de ces étranges corrélations, de ces propositions spontanées de la vie vers tel ou tel choix, a priori sans intérêt particulier pour moi, mais auxquelles j'accepte d'adhérer en pensant qu'elles comportent l'atteinte d'objectifs positifs pour des personnes de ma connaissance plus ou moins proches. J'en fais souvent le constat.

Dans ce genre de circonstances, je me considère comme un outil au service de la vie dont je ne peux imaginer les mobiles dans les agissements qu'elle impulse en ses multiples incarnations. D'autres, beaucoup d'autres, se pensent capables de discerner ses intentions, comme s'il s'agissait d'une autorité céleste animée de réflexions philosophiques à la poursuite de la réalisation d'un but suprême, ayant prioritairement et presque exclusivement à faire avec l'humanité qui serait son seul interlocuteur capable de corroborer cette suprême destinée. Comme si la notion de mystère était vouée au commun des mortels et qu'une minorité de serviteurs terriens à vocation céleste en détiendrait la vérité.

À propos de vérités, celles dont je fais état dans ce récit de ma position personnelle à l'égard de l'inconnu ne sont évidemment que les miennes, et je ne les rédige pas ici pour les imposer à quiconque. Il existe dans notre civilisation libertaire un axiome auquel chacun peut se référer en matière de vérité : chacun la sienne ! À première vue, cela semble aller de soi, mais dans la réalité de l'existence au quotidien, on se trouve à tout instant bien loin du compte. Que ce soit sur les ondes, à la télévision, dans la presse écrite ou en dis-

cussions avec les voisins, qu'il s'agisse de religions, de placements en bourse ou de politique, chacun veut imposer la sienne. Et parfois avec une autorité dénuée de tout respect pour la liberté d'autrui. Sans que cela n'ait rien à voir avec des échanges de propos durant lesquels chacun expose calmement son point de vue, en laissant à l'autre toute latitude de s'exprimer. Je m'amuse fort le matin, en écoutant la radio cependant que je fais ma gymnastique d'entretien physique, d'entendre les criaileries véhémentes de débatteurs qui n'ont strictement rien à faire des explications de leur vis-à-vis, et s'emploient à chahuter de soi-disant échanges de considérations sans se soucier du fait que l'on n'entend plus rien de la position qu'ils supposent ainsi défendre. Le mot qui me semble le mieux convenir à ce genre de prestations cacophoniques est tout bonnement : ridicule... Ce pourquoi, je me permets d'en rire... Et rire avec plaisir, joyeusement, sans intention malveillante, ça fait vraiment du bien. Ils sont ce qu'ils sont et je suis ce que je suis. À mon âge...

Des choses pour moi de très grande importance, ce sont ces rencontres que je n'ai cessé de faire avec des gens qui m'ont prodigué, consciemment ou non, de précieux encouragements à donner place au dessin dans ma vie au quotidien, que ce soit ou non dans des moments de loisir. C'est en raison de leurs recommandations de diverses sortes que je me suis adonné à cette pratique dans des circonstances a priori peu propices à de tels exercices. Mais auparavant ce fut lors de véritables espaces de liberté dans ma vie courante. Encore que l'écriture ait pris le dessus lorsque je pouvais mettre à l'ouvrage mes capacités de rédacteur tellement appréciées par mon propre entourage. Le dessin ne mobilisait pas ainsi mes facultés intellectuelles. J'aimais bien, en m'y livrant, laisser aller le n'importe quoi. C'était la caractéris-

tique essentielle exprimée dans cette activité ne me demandant aucune concentration particulière. Je pouvais, je peux encore, griffonner devant témoins, au cours d'une conversation dont je suis le cours avec grande attention. Je dessinais au gré des circonstances, chaque fois que j'estimais pouvoir, seul ou en public, laisser ma main s'amuser de la sorte cependant que mon attention était rivée sur la situation se déroulant alentour et dont il ne fallait pas que je perde le contrôle. Toutes situations nécessitant de ma part écoute ou vision vigilante, me permettait le tracé de ces images, au premier regard généralement incongrues, mais qui pouvaient s'avérer ensuite d'intéressante originalité.

J'ai toujours aimé les surprises que je pouvais ressentir en jetant un coup d'œil sur ce qui venait de se produire sans que je veille à son déroulement. C'était assez souvent après ce premier regard que les choses pouvaient prendre une forme logiquement adoptée en fonction des propositions incluses dans ces entrelacs de lignes, suscitant leur organisation d'une certaine façon rationnelle. Et puis aussi – mais là pas pendant les réunions publiques genre conseil municipal – les yeux fermés, de la main droite ou de la gauche, avec une intention directrice au départ sur ce que je souhaite représenter, mais sans idée très précise sur ce qu'il va en advenir en raison des libertés prises par ma main qui se veut libre d'exprimer ses intrépides fantaisies.

Dans les débuts de cette pratique, je m'appliquais assidûment à concevoir des formes les plus proches possible de celles que j'aurais dessinées les yeux ouverts. Quand je montrais les résultats de ces élucubrations à des personnes de mon entourage, j'aimais les entendre s'exclamer : « Non ! Ce n'est pas possible ! Tu n'as pas pu faire ces personnages les yeux fermés ! Ils sont comme si tu avais eu les yeux ouverts

en les dessinant. On y reconnaît ta façon de faire... » Entendre ces commentaires me gonflait de fierté. Pire encore, d'orgueil ! Si je suis honnête, il faut plutôt que j'emploie le terme fatuité. Avec le sentiment que je détenais un talent que d'autres ne pourraient pas manifester. J'avais bien du chemin à faire pour mieux apprécier ces sortes de performances...

J'ai, depuis peu, mais carrément, changé de position d'esprit dans ce genre de démarche. Je la poursuis pour les surprises qu'elle peut m'apporter. Plus c'est déjanté et plus j'en suis satisfait. Me trouver devant une image que je n'aurais osé prendre la liberté de tracer les yeux ouverts et même que je n'aurais su imaginer tracer. Ma main, dans la liberté de ma non voyance voulue, défie toutes les règles de la bonne conduite, tous les préceptes dûment établis, en bien ou en mal. Elle s'en moque sans retenue. En l'occurrence, se priver de la vue c'est refuser les convenances, braver les repères socialement directeurs de comportements humains, respectables ou non. Ces dessins sont pour moi, outre l'étonnement attendu, des motifs de joyeux amusements. Le plus amusant, ce sont les commentaires énoncés par d'autres après leur regard sur ces étranges images. Dans leurs premières approches de ces espèces de phénomènes incontrôlés, ils n'en semblent ni choqués, ni tellement surpris. À part chez de rares intervenants qui n'y trouvent aucune sorte d'intérêt, la réaction est généralement une attention toute particulière pour ces personnages hors les normes en lesquels ils perçoivent la présence d'une vitalité qui capte inexplicablement, déraisonnablement, leur attention. Une autre relation avec une autre réalité. Tout heureux quand je leur offre un de ces dessins intempérants. Et là encore, quel est mon rôle dans ces manifestations d'une quelque autre part en moi ou en relation avec moi ? Et le mot clef revient spon-

tanément en première ligne : outil... Ni auteur ni créateur. Outil... Un mot qui me convient parce que, au besoin, il plaide pour ma non responsabilité en me mettant hors d'atteinte de tous les anathèmes. C'est pas moi...

J'écrivais tout à l'heure à une chère amie sur un sujet que nous évoquons souvent ensemble en partageant bien des points de vue sur cette question primordiale, mais aussi en nous apportant des réflexions que font naître nos fréquents échanges sur un thème constamment remodelable entre tous.

Je lui ai parlé, à la vie, ce matin sous la douche : « Bonjour Madame la vie. Vous savez tout de vous en moi. J'en sais peu. Ma connaissance de vous est cloisonnée par les contingences de la condition humaine. Il n'y a pas si longtemps, tout simplement et trop souvent, je me prenais pour moi. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Vous êtes tout, sans moi et moi, sans vous, je ne suis rien. »

Je n'ai pas son adresse mail pour lui envoyer ce message. Si vous la connaissez, merci de m'en faire profiter. À moins, bien entendu, que ce soit un secret entre vous. Je n'en serais guère étonné. Je pense qu'il fut un temps où tu étais bien en état d'entendre d'elle des confidences auxquelles l'individu, dans la plénitude de son conditionnement en accord avec son très large environnement, reste sourd. Je crois qu'en voulant comprendre son existence, en faisant appel à toutes les connaissances inculquées par le formatage porteur du certificat de savoir être, l'homme s'avère solidement armé pour ne rien comprendre.

Ce qui n'empêche qu'avec toutes ces polémiques intimement manufacturées en moi, je suis heureux d'exister et de déguster en des moments d'émotions profondes cet amour

de la vie que je chantais, il y a plus de cinquante ans, grâce à Eddie Constantine, en prononçant des paroles dont je n'ai compris qu'à l'orée de ma quatre-vingt-huitième année la signification d'un passage capital de son contenu : « J'ai fait mon paradis sur la terre, et la paix règne au fond de mon cœur, et vraiment, si c'était à refaire, je serais pour garder le bonheur... » Ressasser pendant plus d'un demi-siècle, comme une rengaine, ces mots chargés d'une telle leçon de vie... ! Je ne sais quel nom donner à une telle sottise de ma part. Depuis que j'aime savoir la vie en moi déterminante de mon tout, j'hésite à me traiter de con, comme je le faisais si souvent au titre d'une prétendue lucidité. Il me paraît convenir de respecter la vie, principalement – là j'y vais un peu fort ! – parce que je m'aime ! C'est a priori très prétentieux mais j'ose ! Si j'aime la vie, je m'aime, quelles que soient mes insuffisances par ailleurs acquises. Je dois donc aussi me respecter. Cela m'apparaît maintenant comme un devoir, hors toutes autres considérations de circonstances favorables à une évolution positive de l'existence, de rendre hommage à la vie. Devant un fait merveilleusement acquis, je ne dis plus ni ne pense que j'ai de la chance, tout en mesurant mes mérites pour un tel aboutissement, je me contente, et c'est fabuleux, de remercier la vie. Premièrement et tout à l'avenant, parce que sans elle, rien ne serait. Je ressens à son égard une reconnaissance sincèrement incluse dans mes comportements au jour le jour. Il s'agit de sentiments tout fraîchement certifiés en moi. Mes déclarations d'amour la concernant étaient précédemment de toute autre nature.

Il s'agissait alors d'une position diplomatique. Dire à quelqu'un qu'on l'aime en espérant obtenir ainsi ses bonnes grâces. Je peux le dire, c'était en ces temps-là ma façon d'être. Il ne s'agissait pas d'amour mais de peur. Je voulais

me protéger d'une mort éventuellement prochaine en acquérant la protection de la vie en raison de mes bons offices pour elle. J'étais dans le système de croyances établi par les autorités religieuses, elles-mêmes, dans les meilleurs des cas, soucieuses de leur avenir céleste en régimentant le plus grand nombre de soldats de la foi au service de leur vision de l'après. Dans mes moments de recueillement matin et soir, durant lesquels je me voulais en relation avec la volonté suprême, je priais Dieu de ceci de cela. Je misais sur mes humbles sollicitations pour l'obtention de notes de bon élève de la part de la majesté divine telle que fabriquée par ses plus hauts serviteurs.

Je ne prononce plus, dans ces moments tenant de plus en plus de la méditation, une litanie de demandes que je voudrais voir exaucées. Il s'agit désormais de remerciements.

Il y a pour moi trois mots synonymes dans notre langue française pour désigner la même notion relevant de l'inconnu que je ne suis certainement pas le seul à considérer comme humainement insoluble. Au risque de me faire excommunier, j'ose quand même le dire, ces trois mots significatifs de données indéfinissables sont pour moi Dieu, la vie, le mystère.

Au premier essai d'analyse, au pied de la lettre, la vie serait le terme le plus tangible. On peut à tout instant la toucher du doigt. Mais cela me paraît la raison principale pour laquelle elle est aussi la plus proche d'une réalité métaphysiquement examinable, au-delà des études scientifiques ayant établi, jusqu'à preuve du contraire, les règles du fonctionnement rationnel de ses multiples incarnations.

Je crois intéressant de noter, tout d'abord pour moi qui

serai peut-être le seul lecteur de mes extravagantes considérations, que je reçus une éducation catholique, de la part de mes parents, eux-mêmes adhérents à cette religion dominante en France, mais plus encore par l'intermédiaire d'une cousine de mon père, pratiquante fervente en tant que vieille fille extrêmement, excessivement, sacrificiellement vouée au service de cette congrégation, probablement pour le salut de son âme mis en cause par je n'ai jamais su quoi.

Elle exerçait une fonction publique en une commune campagnarde distante de notre habitation d'une cinquantaine de kilomètres. Enfant, je lui étais souvent confié pour soulager ma mère, de santé fragile, de mes incessants comportements des plus tracassiers, ou tout au moins ressentis comme tels. Cela ne me déplâit pas d'avoir été vécu de la sorte, mais je me suis toujours posé beaucoup de questions sur la vérité objective concernant mes hasardeuses tribulations. Cette cousine, que je devais appeler ma tante parce que ma sœur était sa filleule, rêvait de faire de moi un curé. Une façon peut-être pour elle de payer une dette au Très-Haut qu'elle pensait avoir contrarié par des agissements, à ma connaissance jamais évoqués dans les réunions de famille.

En tant que premier pas vers la réalisation de ce vœu très cher pour elle et auquel ni mon père ni ma mère ne semblaient s'opposer, je fus enfant de chœur dans cette église où le prêtre en exercice m'avait sincèrement pris en affection sans chercher à encourager la vocation supposée en moi par ma tante. Je pense qu'il était assez attentif à ses ouailles pour avoir compris que je n'étais pas particulièrement nanti de dispositions sacerdotales. Mais je chantais bien et il m'avait donné le rôle de solo dans l'interprétation des cantiques chantés durant la messe par une réunion de fidèles trouvant

plaisir à ces exercices choraux. Je suppose que cette distinction au sein de l'église semblait pour ma tante aller dans le sens de son souhait de prédilection. Pas de même pour Monsieur le curé qui me faisait écouter chez lui des disques de chanteurs modernes dont il aimait les initiatives d'avant-garde.

Quant à la patience de mes parents par rapport aux desiderata de leur cousine, je suppose qu'ils me connaissaient mieux qu'elle le croyait elle-même et savaient que je ne donnerais pas suite à cette espèce de conditionnement qui n'entraînait pas dans ma nature profonde. En tout premier lieu, je n'étais pas spécialement obéissant aux directives que l'on voulait m'imposer. Ils en avaient évidemment bien connaissance, ce qui leur permettait, la conscience en paix, de profiter des aides matérielles que ma tante pouvait leur apporter, ce pour quoi il était préférable d'éviter de la contrarier. Un ensemble de démarches dans lequel chacune, chacun, trouvait son compte, sans oublier que moi aussi. J'aimais bien être une vedette là-bas. Particulièrement choyé en raison des buts envisagés. Elle vivait avec sa mère que ma sœur et moi nous appelions grand-mère, ce qui nous en faisait trois. Un phénomène assez rare, mais que l'on pouvait qualifier de bon aloi. La profession de ma tante la mettait en relations quotidiennes avec de nombreuses petites et jeunes filles. J'en étais fort aise. J'aimais beaucoup ce genre de compagnie de préférence à celle des garçons.

Alors que j'étais probablement un affreux jojo, au début de ma deuxième décennie, les jeunes mecs de mon âge s'intéressaient à moi pour des explorations corporelles que je subissais par crainte de me faire casser la gueule, mais pour lesquelles je ne ressentais aucune attirance, mes penchants sexuels étant synthétisés par des filles en culotte. Rien ne

m'excitait plus que la vision dans mon cinéma intime de rangées de filles en culottes, non pas que cet appareil vestimentaire sommaire soit en lui-même le principal attrait de ces spectacles culottés, mais parce que ce tissu, épousant parfaitement les formes ainsi couvertes, en révélait intensément les charmes. À côté de quoi, les garçons me touchant le zizi étaient d'un manque crucial d'imagination. Sur le tard, il y a peu, j'ai appris que, psychologiquement, j'étais plus *anima* qu'*animus*. Ce qui n'empêchait que je sois passionné par les filles et que mes rêves contrôlés en mi-sommeil de sieste étaient remplis de ces excitantes visions. Ces petits gars qui souhaitaient me tripoter devaient inconsciemment ressentir en moi ce côté *anima* dominant qui pouvait également expliquer que les filles aimaient, aiment encore, se confier à moi comme à une de leurs compagnes. Tout cela pour dire que je n'ai jamais ressenti de désir à l'égard d'un individu de même sexe, mais que je ne me montrais parfois pas assez réticent à ses avances pour lever le doute dans l'esprit des observateurs. Mon épouse, en nos jeunes années, au terme d'une conversation orageuse évocatrice de sa trahison, m'a expliqué que si elle avait couché avec mon meilleur ami c'est qu'elle était quasiment convaincue que nous avions, lui et moi, des relations homosexuelles, ce qu'elle avait voulu vérifier en s'offrant à lui pour obtenir ses confidences. Un mobile plutôt flatteur pour moi. Elle m'aimait tellement qu'elle pouvait me tromper pour mieux s'en donner à elle-même la preuve.

Je suis né avec une pseudo infirmité prépuçienne qui n'a été traitée en aucune façon. J'ai des raisons de penser qu'une manipulation adéquate alors que j'étais bébé aurait réglé le problème en assouplissant cette partie protectrice du gland

dans le fonctionnement du pénis. Mais il semble que personne n'ait prêté attention à cette anomalie génitale. On devait penser que les choses s'arrangeraient toutes seules. Ce qu'il y avait de certain, c'est que cette insuffisance ne m'empêchait pas, avec une certaine avance sur les jeunes mâles de mon âge, d'être fana – oui, on ne disait pas encore fan ! – du plaisir solitaire. Ce qui incita mes parents, m'ayant surpris dans ce genre d'exercice, à m'emmener en consultation chez un magnétiseur en relation avec la famille, lequel prit les choses très au sérieux et me prescrivit vivement la cessation immédiate de cette conduite inadmissible qui allait me conduire à des dépravations irréparables. À la suite de quoi on envisageait de me lier les mains dans le dos quand j'étais au lit. Tout au moins, on évoqua à haute voix devant moi cette solution radicale. Je me souviens de cette consultation, mais je n'ai pas mémoire que cela changea quoi que ce soit dans mes comportements.

Je pense que la vie est d'accord avec moi quant à la rédaction de ces propos. Je ne fais que dire, qu'écrire, des vérités successives qui surgissent inopinément en tant que preuves de la participation active de la vie dans l'état de mes réflexions sur elle.

Je raconte là les choses comme elles viennent parce que je m'autorise à penser, prétentieusement sans doute, que l'ensemble de mes propos composera un tout cohérent étant dicté par mon inconscient qui sait mieux que moi à quoi je veux en venir. Une position d'esprit bien proche de la raison d'être quant à l'élaboration du présent ouvrage qui n'aura peut-être servi qu'à mieux faire le point sur mon parcours existentiel. Ainsi apparaît-il que mes diverses réflexions sont en accord avec le but clairement indiqué par le titre de ce memorandum. Exprimer les sentiments omniprésents en

moi depuis toujours de cet amour que je porte à la vie et que j'ai longtemps confondu avec la peur de mourir. La différence est immense entre ces deux positions d'esprit. Et il est important d'en avoir clairement conscience. L'amour de la vie, en soi et en d'autres, est l'élément fondamental d'une existence fondée sur le choix d'être heureux.

La vie est imprévisible dans ses comportements et tout autant incompréhensible, nos facultés humaines, conditionnellement organisées, s'avérant constamment d'une insuffisance totale pour la recherche de mobiles raisonnables dans les agissements auxquels, que nous le voulions ou non, nous sommes soumis, sans capacité d'en décider autrement.

Comment pourrions-nous agir indépendamment de ce formatage fondamental de la vie en nous et de ces objectifs que nous voudrions lui imposer, alors qu'elle en fait à sa convenance, hors de nos capacités animales, évoluées certes de notre propre point de vue, mais sans aucune possibilité de concrétisation de nos avantageuses prétentions à les croire universellement prépondérantes ?